

en avoir. Si l'on veut s'en convaincre, qu'on fasse germer ces grains à l'avance. Ces grains germeraient-ils encore passablement dans de bonne terre meuble, bien au soleil et à la chaleur dans la maison, quo l'essai ne serait pas encore satisfaisant, car tel grain en mauvais état pourrait germer dans ces conditions, les meilleures possible, et ne germera pas semé dehors au printemps, exposé aux intempéries de l'air, dans de la terre plus ou moins bien préparée et engraisée.

Quant au blé, on a pour dicton que le blé gelé lève quand même. Oui, assez souvent ce blé-là lève, mais fait toujours une chétive semence, qui donne naissance à une végétation avortée, languissante, sans force, qui, si la saison est exceptionnellement bonne, donnera encore une certaine récolte de grain petit et léger, mais qui aussi, ne produira rien si la saison est tant soit peu défavorable.

Pour notre part, ce que nous venons de dire, nous en sommes sûr, parce que nous avons examiné pour achat de nombreux échantillons de grain qu'on nous a garanti ne pas avoir enduré de gelée, et nous n'en avons pas encore trouvé un seul échantillon dont nous soyons sûr, au point de vue de la semence, dans la région que nous avons mentionnée en commençant cet article. Nous avons conclu que nous allons acheter notre grain de semence ailleurs. Telle est la loi pour nous cette année, *dura lex, sed lex*, c'est une loi dure, mais elle est dictée par la nécessité. Et encore faudra-t-il être bien scrupuleux et bien prudent, et ne pas acheter du premier venu. Les commerçants de grain ordinaire, malgré toute leur honnêteté et la meilleure bonne foi, sont exposés cette année à vendre du grain mélangé de toutes qualités, bons et mauvais. Il n'y a que les maisons qui font une spécialité de grains de semences et qui font l'essai de leur semence qui sont en mesure de nous fournir quelque chose de parfaitement garanti dans cette ligne. Il faut surtout se défier de la tentation des bas prix. Cette année, le bon grain est rare et, conséquemment, il est cher. Tout grain offert à bas prix pour la semence actuellement, porte pour nous l'étiquette de grain inférieur, par le fait même.

On va nous dire peut-être que nous sommes pessimistes, que nous exagérons. Et pourtant, il n'en est rien. Lorsque nous songeons aux mécomptes qui attendent ceux qui vont se risquer à semer de mauvais grain, et dont le nombre va malheureusement être trop grand, nous élevons la voix pour tâcher d'en diminuer le nombre, et pour engager les cultivateurs à faire l'impossible pour se procurer de la semence de qualité garantie.

Et pourtant, malgré tout, il va se trouver des malheureux qui seront dans l'absolue impossibilité de se procurer de bon grain de semence. Que faire pour ceux-là? Travailler à rendre leur position la moins mauvaise possible. A ces pauvres cultivateurs, nous dirons : Battez votre moins mauvais grain, criblez-le avec soin, faites-le bien sécher, et puis triez-le à la main. Ne choisissez que les grains les moins avariés, les plus gros, les moins chétifs enfin, semez moins, et ne semez que ce peu de grain moins mauvais que vous aurez ainsi trié à la main. Vous réussirez encore mieux en semant peu de ce grain ainsi choisi qu'en en semant une grande quantité de presque tout mauvais.

En résumé qu'on ne sème pas un grain de mauvaise avoine, orge ou pois, c'est peine perdue. Qu'on ne sème qu'avec une extrême circonspection le seigle et le blé avariés, et surtout, lorsque la chose est praticable, même au prix de grands sacrifices, qu'on achète du grain de première classe pour la semence. On aura vite regagné à l'automne par la plus-value de la récolte ce que la semence aura coûté au printemps.

C'est tout un principe d'économie sociale autant que d'économie rurale qui est en jeu dans la circonstance actuelle. Il s'agit d'éviter la famine, la misère, et pour arriver à cela on ne saurait prendre trop de précaution, quoique malgré la plus

grande prudence nous restions encore devant l'incertitude de ce que nous réservent les prochaines saisons. Donc, pas de fausse économie, prudence et circonspection.

J. C. CHAPUIS.

L'agriculture et les sourds-muets.

Vous êtes-vous jamais figuré, amis lecteurs, un pauvre enfant sourd-muet de naissance, apparemment dépourvu de toute intelligence, à charge à ses parents nécessiteux, devant tout à coup, par un miracle de la Providence, la tête de la famille par son travail, son activité, le chef d'une exploitation agricole bien entendue, et finalement le soutien de ses parents. Probablement non, et nous pouvions en dire autant pour nous-même, jusqu'au moment où, en janvier dernier, il nous a été donné de visiter, sur l'aimable invitation du révérend frère Charest, l'Institut des sourds-muets de Mile-End, près Montréal.

Accompagné de notre complaisant oncle, nous avons d'abord vu mettre en pratique, par des exercices faits devant nous par les jeunes élèves, les diverses méthodes d'enseignement suivies à l'Institut. Puis, nous avons parcouru les divers ateliers où se pressent en brigades bien dirigées, bien disciplinées, sous la conduite de chefs habiles, de jeunes tailleurs, cordonniers, menuisiers, relieurs, imprimeurs, graveurs, etc., apprenant, chacun dans sa branche, un métier qui le mettra à même, au sortir de l'asile où la Providence lui a fait la faveur de le mettre en rapport d'idée avec le monde extérieur, de gagner honnêtement sa vie, et de jouer un rôle actif dans la société. Nous étions dans l'admiration, et disons-le au risque de blesser un peu la modestie de quelqu'un, notre admiration ne se portait sur les succès obtenus par les hommes dévoués qui dirigent l'Institut qu'après s'être fixée d'abord sur la grandeur de l'esprit d'abnégation, de sacrifice et de dévouement qui caractérise à un éminent degré les bons frères directeurs de l'établissement.

Notre visite n'était cependant pas encore terminée. Nous montons en voiture avec le révérend frère Charest et après une petite course de dix minutes, nous arrivons devant une maison spacieuse où nous entrons. Quatorze jeunes garçons proprement vêtus, à l'œil intelligent, se présentent à nos regards dans une salle d'étude. On nous souhaite la bienvenue sur l'ardoise, car nous avons encore affaire à des sourds-muets, et nous constatons par un court examen que nous sommes en face de jeunes agriculteurs en herbe. Comme leurs confrères de l'Institut, ils s'instruisent, mais leur instruction est dirigée vers l'agriculture. Ils sont là vingt-huit, en deux brigades de quatorze. L'une travaille au dehors pendant que l'autre étudie au dedans, pendant la matinée, et l'après-midi les rôles changent.

Une magnifique ferme dernièrement achetée par les révérends frères est exploitée par les sourds-muets. On s'y livre surtout à la culture maraîchère en grand, pour le marché de Montréal. Les légumes de toute espèce, les petits fruits y sont cultivés, et l'on y fait ce qu'il faut d'agriculture proprement dite pour maintenir sur la ferme un bon système de rotation. Cela permet de garder huit ou dix belles vaches de race croisée, ayrshires-canadiennes pour la plupart, toutes excellentes laitières. Trois paires de chevaux de trait fort remarquables font le service de la ferme, et sont occupés pendant l'hiver, presque tout le temps à amener des engrais de la ville. Une magnifique jument percheronne provenant de l'importation française de l'hon. M. L. Beaubien vient d'être achetée et ne manquera pas d'être un précieux appoint pour l'élevage des chevaux sur la ferme. Un beau poulain, élevé par les révérends frères, m'a paru être le favori du frère Charest qui en a l'air tout fier, et avec raison.

Les élèves, l'hiver, s'occupent surtout à travailler, manipu-